

DAS SCHWARZE EISEN
(traduction de Jean Bertrand)

I
COORDONNEES

Une embardée – la voiture se souleva, glissa un instant dans l’air, en silence, sans bruit de moteur, prise dans le mugissement de la tempête ; de la neige fondue fouettait le parebrise, un flux torrentiel, puis les roues accrochèrent de nouveau, le moteur opposa son vrombissement implacable aux rafales du vent, et mon père ramena doucement l’étroite Ford grise de la voie inverse où elle s’était déportée. Ma mère, dans son manteau de castor, s’était contentée de hausser légèrement les épaules, le col de fourrure frôla ses cheveux blonds ondulés sous la toque, et mon père se tourna vers elle une fois que les pneus furent remis droit sur la route couverte de neige : un sourire juvénile s’affichait sur son visage bien dessiné, confiant, sous la courbe d’un chapeau de feutre brun.

– Avec la Nash, dit ma mère, ça ne serait pas arrivé.

Moi, engoncé dans mon manteau en laine, je regardais par la fenêtre en tirant mon béret sur mon oreille droite, contemplais l’enfilade de collines noires qui se dressaient à travers le brouillard et l’averse de neige, essayais la vitre en me demandant où nous mènerait ce tourbillon de tempête. Le moteur nous hissait vers une crête gris sombre qui se mêlait à un ciel de plomb. De l’autre côté se trouvait l’endroit où il nous faudrait désormais habiter.

La Nash Ambassador 1947 que nous possédions encore peu de temps auparavant était une limousine dont l’arrière formait une courbe qui soulignait les ailes au-dessus des pneus blancs, et dont les portières et le coffre, particularité qui la distinguait des autres modèles, étaient habillés de bois : des panneaux d’acajou foncé du Honduras, encadrés par des lattes de frêne clair. Les armatures intérieures étaient aussi en bois ; au milieu, au-dessus du parebrise était fixé un petit levier que j’avais le droit d’actionner –

debout entre ma mère et mon père, d'où je dominais l'immense capot –, un levier en bakélite qui faisait sortir une flèche orange à l'extérieur entre les portières pour indiquer les changements de direction.

Mes parents évoluaient dans un système de coordonnées dont les points déterminés par les relations familiales incarnaient des attitudes et des modes de vie divergents voire antagonistes, et qui nous faisait passer – sous qu'on y puisse quelque chose – d'un lieu à l'autre : du vieux quartier au chic suranné de la synagogue de B. à l'affairement sévère des villas de A. Et je me souviens que la frontière entre ces deux mondes se matérialisait par un pont en pierre où la route formait un coude. Juste avant se trouvait une grosse maison en retrait dans laquelle habitait un artiste que connaissait mon père – il le rappelait à chaque fois –, un peintre célèbre qui dessinait des affiches qu'on voyait partout. Moi, je lorgnais plutôt la colonne romaine au chapiteau grossièrement décoré et dont le corps élancé éveillait un désir qui ne s'exprimait pas encore, mais me titillait brièvement au passage et s'associait à la vue de l'eau qui se reflétait tranquillement en contrebas, une brillance foncée sous les pendeloques d'un saule, à l'ombre duquel était amarrée une barque. Et dès que nous avions franchi cette frontière, la route commençait à monter, laissant derrière nous le monde lumineux de la ville. Certes, les villages se composaient toujours de maisons alignées le long de la route, tels des fragments de centre ancien, mais avec des portes de grange arrondies ; et le linteau des fenêtres n'était plus fait de ce grès rouge qui donnait une impression un peu étrange, d'autrefois, qui rappelait les faisans dorés et la plaine du Rhin supérieur : nous nous enfoncions manifestement dans le brouillard et le calcaire.

Les collines s'avançaient sur les bas-côtés, le ciel se réduisait à un bandeau, et la route n'offrait plus ces tronçons droits où mon père s'amusait à pousser la Ford pour voir « à combien elle montait ». Ses yeux que je guettais dans le rétroviseur regardaient d'un air amusé derrière des lunettes non cerclées, ses mains gantées de mitaines en cuir tenaient le volant qui tremblait de plus en plus, le bruit du moteur se faisait plus sonore et intense,

et une tôle finissait par vibrer. Le ciel s'assombrit encore, se tassa entre les collines, s'accrocha en lambeaux effilochés aux flancs de la forêt. Deux fins essuie-glaces s'agitaient sur le pare-brise que la pluie cinglait en rafales, la route était noire, l'herbe détrempée, des gouttes tombaient et tremblaient sur mon visage.

Mon père tourna, entra peu après dans un tunnel ; le martellement cessa, les essuie-glaces grincèrent, tandis qu'un halo lumineux se rapprochait en grossissant au bout des ténèbres, et une image se fit jour : des parois dressées comme des brosses à chaussures, des branches nues sur un sol brun-rouille, le pré déjà tacheté par la neige où coulait un ruisseau entre des taillis dénudés. Ici commençait cette autre région où l'on allait emménager et que nous traversions, ce jour de février du début des années 50, parce que mon père devait y reprendre, avec son frère, une fonderie. La route grimpa, la pluie se transforma en un tourbillon de lourds flocons, et les pneus s'enfoncèrent bruyamment dans la neige fondante.

Un ginkgo et un pin majestueux. Chaque jour, le marchand, un Alsacien rondet, tirait jusqu'au portail sa brouette remplie de fruits et de légumes soigneusement disposés en nature morte. Il criait sa marchandise, ma mère envoyait la bonne, et moi, posté près de la charrette, j'attendais la venue de madame Katz qui habitait un élégant appartement du rez-de-chaussée et m'apparaissait si fabuleusement belle que je ne prêtais aucune attention à l'étalage de fruits. Son mari avait vécu des choses dont on ne parlait pas, il était assis dans un fauteuil sous le lampadaire qui restait allumé même en plein jour, s'occupant de livres et d'antiquités, des choses « du temps d'avant » comme il disait – boîtes, miniatures peintes, bijoux et autres curiosités – qu'il me montrait et qui me rappelaient mes grands-parents. Eux aussi possédaient des objets de ce genre, l'héritage de Cologne et les céramiques de Roumanie, eux aussi avaient connu cette vie « du temps d'avant » qui avait dû être splendide, à l'image de cette madame Katz qui souriait en me tendant une limonade à la framboise. Je pouvais moi aussi parler de cette vie-là, uniquement à travers ce qu'on m'en avait dit, mais cet homme triste m'écoutait, bien que je ne sois qu'un enfant, et je sentais que

les histoires de la Strada Morilor, des Schachter et de Madame Chocolat, des sorties en calèche et du Turc qui frappait à la fenêtre de ma mère quand elle lisait tard le soir, me servaient de sésame pour entrer dans cet appartement obscur et chargé d'un parfum inconnu. Grâce à ces visites et celles à mes grands-parents dans la Eulerstrasse, grâce à cette immersion dans un monde différent et un peu oriental, B. devint pour moi le symbole d'un mode de vie certes révolu, mais cultivé. On avait de la distinction qui avait suivi le Rhin jusqu'à Cologne et les Pays-Bas, puis s'était répandu à l'Est jusqu'à Bucarest, on se prévalait du poids des siècles, mais aussi d'une hauteur de vue sur les pays et les paysages. Grand-papa peignait des natures mortes, ma mère modelait mon portrait, on s'habillait pour aller en ville, on fréquentait les cafés et le théâtre, on était conviés à des dîners, et mon père, toujours élégant, prenait part lui aussi à cette vie maternelle, mais à la marge, toléré plus que véritablement accepté par Grand-maman : au fond, il n'était à ses yeux que le rejeton d'une famille de nouveaux riches en phase ascendante, qui roulait en Nash, allait chasser le faisan en Alsace, mais était issu de ces vallées d'où descendaient aussi les ouvriers de l'usine de tissage paternelle dans le pays de Bade, de ces villages de paysans du plateau Suisse, de l'autre côté du Jura, une région de gens frustes, d'où elle venait d'ailleurs aussi, même si personne de sa famille n'y habitait plus. Cette origine était pourtant un sujet de contrariété et d'éternelle rancœur envers le destin. Le lieu-dit que ses aïeux avaient quitté deux générations plus tôt se nommait « le Bourbier ».

Des étendues de neige avec des lignes tracées au lavis d'encre, des toits solitaires derrière des champs et des arbres – nous arrivions dans une campagne qui m'était inconnue et où le temps semblait s'écouler plus lentement. Ce n'est qu'à mi-vallée, le long de la voie ferrée et de la route, qu'apparurent les premiers signes d'une évolution : une pompe à essence avec un bar à milk-shake, un ensemble d'immeubles tout juste construits. Des pavillons à jardinet s'inscrivaient dans cette continuité, alignés sur cette médiocre réalité glacée, cherchaient à se rallier le prestige de la mairie et de l'école communale. Ces deux bâtiments imposants, bâtis au début du siècle, s'élevaient au centre d'une cour de gravier, et quand mon père eut conduit la

Ford gris souris à la sortie du village, après avoir traversé la voie ferrée et longé deux auberges et un gymnase, il gara la voiture devant une maison qui venait d'être construite, tourna la clé de contact, et ménagea un silence qui rendit audible une soudaine solitude.

Ce n'était pas la première, mais la dernière fois qu'on serait ainsi déplacés dans ce système de coordonnées familiales. Une fois déjà, Grand-père avait donné l'ordre de revenir s'installer « tout près », dans une petite ville qui n'avait rien de commun avec B. mais qui n'était pas non plus un village de paysans. Mon père devait reprendre, cette fois-là déjà, la direction d'une fonderie : les Allemands envahissaient la Pologne, l'époque avait besoin d'acier, B. se trouverait peut-être rapidement sur la ligne de front, et mon frère venait de naître. Se conformer aux injonctions et obéir allait de soi, aucune contestation n'était possible. Il fallait voir le bon côté des choses : une formule fétiche de mes parents qui plaçaient leurs espoirs dans un après où l'on retournerait à B., et le lendemain du bombardement nocturne de Cologne, alors que la ville de mes ancêtres maternels avait été réduite en cendres et que la fumée et la poussière l'avaient plongée un jour entier dans le noir, mes parents conçurent un deuxième enfant : cet après était encore lointain, mais laissait pourtant entrevoir de vagues contours. Ils rejoindraient le monde maternel, où il y aurait un pin majestueux et un ginkgo biloba, l'appartement de Grand-papa près de la synagogue, la belle madame Katz, et son mari qui cherchait du réconfort dans les « choses du temps d'avant ».

Néanmoins, après la traversée du Haut-Jura, cet espoir de mes parents – encore très illusoire – était voué à l'échec. Le fer noir nous coulerait dans un moule décidé par Grand-père, et – même si l'époque était nouvelle – il faudrait se répéter bien des formules pour tenir. Et c'est ce que nous ressentions sans l'exprimer, quand mon père tourna la clé de contact devant la porte du garage et que nous restâmes un moment comme paralysés dans la petite Ford.

TOILES D'ARAIGNEE

Dans le jardin de Grand-père, en retrait de l'allée qui menait à la porte de la maison, se trouvait un petit espace ombragé, un lieu secret, presque entièrement envahi par des noisetiers d'où tombaient les coques en automne. Mon grand-père se postait là dans son fauteuil, ses larges mains parsemées de taches de vieillesse posées sur les accoudoirs, des mains chaudes et molles, avec lesquelles il se cramponnait, la tête inclinée sur son ventre proéminent, les jambes largement écartées. Il fixait, entre les branches, la terre sèche sous l'abondant feuillage, voyait la poussière où brûlaient quelques taches de soleil, vibrantes de chaleur – des trous dans ce refuge d'ombre –, la fournaise d'autrefois, et je restais planté près du massif de rosiers, à peine plus haut que les tiges piquantes aux feuilles gorgées de sève, regardais cet homme imposant qui trônait là, hors d'atteinte. J'attendais qu'il se ressaisisse, réintègre le jardin de A. avec sa clôture en fer forgé et son portail, devant lequel mon père fermait la voiture et ma mère attendait pour qu'ils entrent ensemble. En entendant claquer la portière, Grand-père tourna la tête, regarda dans ma direction, et son visage sembla lointain, un vaste plateau ponctué de cours d'eau asséchés, de collines et de creux, aride et sculpté par la chaleur, un désert de pierres, avec de rares buissons ; et il flottait dans l'air un bourdonnement, un bruissement d'ailes d'insectes, à travers lequel sa voix résonna sombre et impérieuse :

– Ah, te voilà, approche !

Et j'avançai vers ce paysage où était enfoncé un nez court et des yeux fixes qui observaient sans ciller, une expression amusée et débonnaire en coin, et dont l'iris clair cernait d'un anneau métallique un abîme insondable et angoissant parce qu'il menait à un néant – une nuit interminable.

Et je le revois – en souvenir – assis à l'ombre du taillis de noisetiers, les bras posés sur les accoudoirs du fauteuil de jardin, ses mains comme deux animaux nus agrippés à l'appui en bois, le regard rivé sur le sable, scrutant les taches brûlantes du soleil ; et je m'approche à nouveau de lui, comme à l'époque où, enfant, je devais parcourir, entre le massif de rosiers et l'enclave protégée, ces quelques pas qui me semblaient une distance infinie et qui aujourd'hui me

ramènent, dans un flash, plusieurs décennies en arrière : c'est ainsi que j'ai conservé cette image, ce portrait intériorisé de l'homme qui était mon grand-père, qui nous ordonnait à sa guise de déménager d'un lieu à l'autre et qui voulait que je le délivre, par ma présence, d'une part de son passé – une mission qui m'incombe peut-être aujourd'hui encore, plusieurs dizaines d'années après. J'étais son petit-fils préféré.

Grand-père n'avait pas d'histoire. Si bien que mon père et ses deux frères n'en avaient pas non plus. Les H. étaient tout simplement là, comme un phénomène naturel qui se manifeste sous forme d'éruptions volcaniques : une puissance d'action que rien ni personne ne pouvaient contrecarrer, telle était l'image qu'ils se sentaient obligés de donner. Ils se considéraient comme uniques, sans attaches et supérieurs à tous les autres. C'étaient les H. – et j'étais censé être des leurs, un H., comme l'étaient mes deux cousins, mais pas mon frère. Lui n'était rien. Et ma mère non plus n'était rien. D'entrée de jeu et définitivement.

Dans la véranda, où l'on entrait depuis le jardin et qui était vitrée sur trois côtés, se trouvait une table en ardoise avec des chaises et une banquette. Une étagère formait une séparation entre la table et l'entrée, et sur ses plateaux étaient posés des livres et une cruche en grès, des magazines, des porte-serviettes, ainsi qu'une sculpture en bronze posée sur un socle en bois tourné : deux ouvriers de fonderie qui portaient un creuset avec une pince, prêts à la coulée, avec des visages durs, érodés par la chaleur et la sueur. Leur silhouette était courbée, pas uniquement sous le poids du fer liquide, les vestes aussi pesaient sur leurs épaules, les pantalons tombaient en faisant des plis sur leurs gros souliers : ils se tenaient là, immuables, le creuset entre eux, regardant toujours le même point, avec ces visages graves et émaciés qui fixaient le trou de coulée dans le sable à noyaux, alors qu'il n'y avait rien que de l'air sur la table d'ardoise. Et dans le creuset, le fer était aussi figé qu'eux...

Des plis de leurs vestes et de la couleur du métal oxydé suintait le gris froid des rues et des trottoirs vides, des dimanches dans la petite ville, mais ils dégageaient aussi une odeur de fumée – pas celle des cubilots, du charbon, des jets de métal -, celle des cigares de Grand-père qui coupait le bout rond avec une

guillotine - comme la senteur de fleurs exotiques rouges dorées accrochées dans du feutre.

Parmi les multiples procédés de fabrication servant à fondre le métal, aucune ne joua un rôle aussi important dans le développement de l'usine que le four à arc électrique. Il fut mis en service pour la première fois à A. en Suisse, en 1908, et remplaça le procédé à creuset. Ce four, construit à Lyon sur les plans de Paul Girod, était un four à poche basculante d'une capacité de deux tonnes, alimenté par du courant alternatif monophasé, et dont la rentabilité était liée au prix bas de l'électricité.

Assis à table, sur la banquette le long du mur, je voyais à travers les vitres une lumière fraîche et pure. Depuis ce trajet en voiture à travers le Haut-Jura, je revenais m'asseoir là chaque semaine, envoyé par mes parents avec une enveloppe dans la poche : l'argent pour la fonderie que Grand-père avait achetée pour ses fils et qui en payaient maintenant les traites.

Le prunier était couvert d'un jeune feuillage surmonté de sombres nuages et d'un fragment du toit de la maison voisine, le tic-tac de l'horloge résonnait comme un cliquetis d'aiguilles, son balancier nerveux rythmait l'après-midi, j'étais assis là depuis une heure déjà, avec Grand-père campé sur sa chaise au bout de la table, les avant-bras appuyés sur le bois qui encadrait l'ardoise dont la surface noire luisait derrière la vitre. Grand-père regardait droit devant lui, fixait ce puits sombre – et son visage parcouru de sillons, les joues parsemées de picots de barbe où s'enroulaient de fins vaisseaux sanguins, restait penché en avant. Ses lèvres s'entrouvraient, laissaient paraître un bref éclat d'or humide, puis expulsaient un souffle d'air qui se chargeait d'une note tenue et se prolongeait en un « ah, ah », comme s'ils s'écoulaient dans un réceptacle usé tant il avait servi, qui l'avait accompagné toute sa vie et devait provenir du village, en haut dans la vallée. Et à chaque fois qu'il emplissait ce réceptacle d'air, d'un soupir et d'un « ah, ah », il levait la main droite, se frottait le visage en se touchant la joue, puis les yeux et le menton, avant de la laisser retomber subitement sur la manche de son gilet gris, et il regardait un instant droit devant lui, avant que ses yeux bleus

délavés, dont les sourcils formaient une sorte de paravent, ne replongent dans cette noirceur de pierre.

Nous restâmes encore une demie heure assis là, silencieux, sans avoir rien à dire ; je venais d'être reçu à mes examens et d'obtenir mon certificat d'études primaires, réussissant là ce qui lui avait été refusé. Entre nous régnait une entente qui ne nécessitait pas de paroles, mais dont je n'aurais pas su dire en quoi elle consistait.

Dans un sursaut, Grand-père se souleva, releva le buste, appuyé à la table, attrapa de la main gauche sa canne de jonc, se dressa de tout son poids, les jambes écartées, enraciné dans le sol, comme il s'était tenu toute sa vie, inamovible, tel un roc.

– Bonne chance dans la vie, dit-il.

Au son du tic-tac de l'horloge, je tins encore un instant cette main chaude et molle, puis Hans H. se tourna vers l'entrée qui menait de la véranda à l'intérieur de la maison, disparut dans l'embrasure de la porte et monta à l'étage en grimpant l'escalier au pied duquel il finirait étendu deux jours plus tard.

Quel était ce réceptacle qu'il emplissait de son souffle, de soupirs et de « ah, ah » ? Quelles images pouvaient le tourmenter au point qu'il doive les effacer de son visage, toujours d'un même geste, de droite à gauche, la joue, les yeux, le menton, de les pousser vers un oubli où elles ne voulaient pas rester ? Il m'était venu, le jour où mon père était rentré à l'improviste, un matin gris vers onze heures, posant son chapeau au porte-manteau d'un air absent et disant : – Bon, il est mort ! ; il m'était venu ce jour-là l'image des toiles d'araignée dans lesquelles on se prend le visage par mégarde dans une grange ou la cave, ces fils tissés, collants et poussiéreux, insaisissables, qui suggèrent une grosse araignée qui n'existe sûrement plus depuis longtemps, mais qui pourtant se prend dans les cheveux. Pendant ce dernier après-midi que nous avons passé ensemble, Grand-père n'avait cessé d'écarter des toiles d'araignée de son visage. Et, du tréfonds de son corps, il avait émis un souffle qui avait pris une consistance sonore et s'était déployé sous la forme de deux syllabes. Mais quel était cette conjonction d'événements malheureux qui revenait constamment se déposer sur son visage, à

quels murs ces fils étaient-ils tendus, et de quelle poussière de souvenir cette toile était-elle recouverte ?

Il devait voir des images, ces vestiges ténus du passé, parfumées d'odeurs, de sons, de lumière et de formes : depuis longtemps révolues, mais tellement insistantes et perturbantes pour son système nerveux qu'il ne parvenait pas à les chasser.

Depuis ce jour où l'on a retrouvé Grand-père étalé au pied de l'escalier, je porte en moi ces heures passées ensemble autrefois dans la véranda, et j'ai gardé cette image des toiles d'araignée qui se déposaient les unes après les autres sur son visage – mais aussi la conviction qu'il en disait long, sans un mot, seulement avec des soupirs. Un héritage qui me laissait perplexe et désespéré.

III
DE NULLE PART

En 1908, Hans H. apparaît dans un décor de salon 1900 à la française. Des rideaux de brocart, un store à la fenêtre qui donne sur le boulevard ; sur le manteau de cheminée soutenu par une caryatide ailée, un chandelier est posé près d'une colonne aux allures d'obélisque, il est flanqué d'un vase de style empire allemand. Un lourd parfum de patchouli remplit ce décor complété par un tapis d'orient tel qu'on en trouve dans les halls d'hôtels de tourisme de luxe – objet d'ameublement tissé par une machine – ou parmi les accessoires d'un atelier de photographe tel que le studio Amstein à Olten. Ecrasant les motifs du tapis, un homme de vingt-huit ans, en redingote boutonnée jusqu'au col, tient à la main droite des gants blancs et un chapeau melon. Au creux de son bras s'accroche une petite main, celle de la mariée, ma grand-mère, toute habillée de blanc, légèrement penchée en avant, le bouquet de fleurs dans sa main droite. Sa posture est tellement guindée et si peu naturelle qu'en dépit du voile et des fleurs épinglées sur sa robe, Thut Anni ne s'intègre pas au décor. Son visage est un paysage de lacs, de prairies vallonnées et de saules, un ciel parcouru de nuages blancs... un peu comme ces dessins à colorier aux contours simples et nets ; à côté d'elle pose son futur époux, ce Hans H. surgi de nulle part, droit et raide comme un piquet, affublé de cette redingote mal ajustée qui sent encore la naphthaline du magasin de location. Le nœud papillon en soie est de guingois sous le col haut, l'une de ses ailes a glissé sous le revers ; les chaussures grossières, au bout relevé, sont aussi défraîchies que le tapis, elles s'accorderaient mieux à un hall d'hôtel qu'à un salon, et l'on s'attendrait à les voir portées par un garçon de café ou un cocher, tout juste bons à servir dans ce monde décadent. Hans H. avait l'air épuisé, usé comme un outil d'artisan. Il portait ce genre de moustache qu'on essuie sans façon d'un revers de main. Ses cheveux étaient coupés en brosse. Son visage avait l'air dur et renfrogné, comme façonné par les rudesses du quotidien, ses yeux regardaient avec défiance à travers des paupières plissées, toujours avides de tourner la situation à son avantage. Et s'il posait là, c'est qu'il avait pu se frayer un chemin jusqu'au tapis de cet atelier photographique : il avait accédé à la traditionnelle photo de mariage, pure convention bourgeoise depuis le dix-

neuvième siècle. Mais la photo trahissait ce qu'elle était censée masquer, et Grand-père s'en rendait parfaitement compte. Cette scène arrangée pour la photo n'avait rien d'authentique, le salon distingué, la redingote noire, le nœud papillon et les gants étaient des artifices, et l'image qu'il donnait de lui ne résistait pas à l'examen : Hans H. n'existait pas, il n'était qu'un inconnu surgi d'un coin obscur, et il en portait les stigmates sur le visage : l'oubli avait tracé sous ses paupières un cerne bouffi de vin ; les efforts et les souffrances lui avaient creusé des rides prématurées ; les privations avaient tanné sa peau, vieillie avant l'âge. En revanche, son regard, ses traits exprimaient une volonté impérieuse et inflexible. Il anéantirait le passé et, avec la dureté qu'il avait acquise, forgerait un présent si bien tracé qu'il apparaîtrait comme une pure effronterie à ceux qui vivaient dans ces conventions singées sur la photo.

Et fiévreusement, comme émanant des strates d'air brûlant qui tremblent sur le plateau et brouillent les pierres en une masse grise infinie que martèlent d'un pas monotone les sabots du mulet, tendant et gonflant les muscles de son dos et produisant un balancement de la selle, un balancement lancinant qui s'imprime peu à peu dans le cerveau, surgit de limbes obscurs le souvenir du village de G., ses toits de chaumes qui descendent bas entre les branches des arbres, un morceau de route creusée par les charrettes. Et sur la ligne des collines, frangée de sapins de Douglas, passent des nuages, un roulement gris, sali par la glaise, noirci par la cendre et la suie, alimenté par la fumée des toits ; et la pluie tombe dru, s'insinue dans le cerveau en fins pointillés, des trombes qui écrasent et flétrissent l'herbe, pourtant brillante et si intensément verte qu'elle éveille la nostalgie, fait jaillir une odeur de fraîcheur et de protection sous un auvent d'où ruisselle l'eau des bottes de paille moussues et qui détrempe une bande de terre le long de la maison, reflétant la soif qui endolorit maintenant les membres, tandis que les dernières gouttes fétides se balancent dans la gourde.

Et le chemin monte vers la pluie, à flanc de colline, passe devant les « Schudler », devient plus raide, au point que la respiration s'accélère en arrivant à la grange et à la mesure des Holliger, et la forêt vous tombe sur le visage, des troncs de sapins droits, et l'on regarde en arrière, par réflexe, d'un

bref coup d'œil involontaire, avant de traverser l'aire de battage de la « maison bourrue » et de s'engager dans la descente vers Sântis-Hüsli. Vers la maison.

Et l'on regarde la vallée, les lacets de la moraine qui a piégé le jonc et l'herbe des marais, on voit l'Egg, la cuisse étirée de la moraine, où le village s'étend entre la pente et le versant vallonné, le long du ruisseau et de la route, protégé des crues de la plaine où coulent trois bras de rivière, isolé dans l'empreinte du pouce que Dieu a laissée – d'après une histoire ancienne – en appuyant sa main dans la terre encore fraîche et meuble pour se reposer après la Création – ; alors que n'affleure ici que la pierraille stérile et le balancement de la selle du mulet.

Un an après le mariage, Grand-père fit réaliser de nouvelles photos de lui et de sa femme, mais plus ensemble et sans salon à la française. Les portraits longs et étroits, entourés de carton marron, n'ont pas de fond décoré. Hans H. est déjà celui qu'il restera, immuable comme la sculpture des deux fondateurs sur l'étagère de la véranda, ce qui ne l'empêchera pas de vieillir : à trente-cinq ans, ses cheveux auront déjà blanchi et sa moustache, raccourcie sur cette photo, disparaîtra définitivement. Sa tenue – un costume strict avec un gilet – restera celle qu'il portera toute sa vie et jusqu'au jour où, ses genoux se dérochant, il se rompra le cou en dévalant l'escalier de tout son poids comme un roc et brisera le plancher, ce qui mettra au jour une découverte et trahira un secret qui permet de comprendre pourquoi Grand-père avait effacé ses jeunes années : Grand-mère retrouva, caché sous les lattes, un uniforme de sergent de la Légion étrangère.

Sur ce deuxième cliché, à peine ultérieur au premier, Grand-père avait l'air comme transfiguré. Il n'avait plus rien d'un domestique ou d'un cocher endimanché, comme sur la photo de mariage. Hans H. était déjà devenu celui que son costume incarnait, un homme riche dans une veste moderne pour l'époque, bien taillée, avec une chemise blanche, un col qui n'était plus rigide et trop montant ; sa cravate tombait bien, soigneusement nouée et piquée d'une épingle discrète. Son pantalon était droit et coupé large, avec un pli bien marqué cassé aux genoux, ses chaussures brillaient, mais elles étaient solides, avec une semelle en caoutchouc qui grinçait sur les sols couverts de linoléum mais lui donnait une

bonne assise dans les ateliers d'usine. On lit la détermination sur son visage, alors même qu'il semble étrangement plus tendre et sensible que sur la photo de mariage. Mais ses traits se sont remplis, l'assurance a lissé ses rides précoces, régénéré sa peau tannée. Le passé – ne serait-ce que celui affiché par le décor d'un faux salon à la française – a été liquidé, les poches sous les paupières ont disparu. Grand-père ne se situe plus que dans l'instant, un présent dénué d'histoire, mais face à un avenir vers lequel pointe son regard. Il n'est plus quelqu'un dont on peut disposer tel un ustensile, mais se pose maintenant en fabricant d'outils, des équipements lourds, capables de remplacer des centaines de mains et de remodeler le paysage, tout comme Dieu avait marqué la vallée de son empreinte de pouce à la fin de la Création.

S'il est aussi difficile d'aborder, de cerner et d'apprécier la physique du vingtième siècle et, du même coup, sa principale réalisation, le développement de l'électricité, ce n'est pas à cause d'idéologies ou d'intérêts de pouvoir prédominants. Cela relève plutôt d'un iconoclasme, d'un refus et d'une interdiction de représenter les phénomènes. La physique était la science de la nature appréhendée par l'observation ; la physique moderne, elle, a renoncé à la nature. Ou bien on recourt à l'expérimentation, mais, dans ce cas, on ne sait rien sur la nature. Ou bien on affirme savoir quelque chose sur la nature, mais l'on n'est plus en mesure de faire sérieusement de l'expérimentation. Le paradoxe est de cet ordre.

Comme nombre de futures grandes entreprises, les aciéries et les usines de construction mécaniques sont issues d'un atelier de fabrication fondé au milieu du XIX^{ème} siècle. Le chemin de fer avait implanté un premier réseau technique dans le paysage ; dans son sillage, deux jeunes gens, un fils de pasteur et un ingénieur, cherchèrent à se spécialiser dans les voies ferrées : ils s'installèrent dans un ancien moulin, puisèrent dans la roue à aube l'énergie nécessaire à leur production et, ces années d'expansion entraînant d'énormes chantiers de construction et l'agrandissement des villes, ils se lancèrent aussi dans les engins de chantier. Il s'avéra alors moins coûteux de fabriquer sur place les pièces nécessaires que de les commander. L'installation d'un atelier de fonte grise leur

permet de produire également des pelles mécaniques et des excavatrices à godets. Mais le manque de place limitait la croissance et le développement de nouvelles activités, et il fallut déménager ; ils bâtirent alors deux longs corps d'usine à proximité de la gare, face à la ville, dans un secteur qui disposait de réserves de terrains suffisantes et où l'on pouvait se raccorder au réseau ferré. Sous les verrières, chacun de ces ateliers était équipé d'un portique de manutention, et l'énergie était désormais fournie par deux moteurs à pétrole d'une puissance de 22 chevaux-vapeur. « Puis on passa à l'électricité », écrivit Grand-père dans un article, illustré de dessins à la plume, qui retraçait l'évolution de l'entreprise. Ils installèrent trois moteurs électriques d'une capacité totale de 37 CV, mais ce qui s'exprimait là, en quelques mots qui nous semblent aujourd'hui parfaitement évidents, reposait sur des inventions qui venaient de voir le jour, au début du siècle, et sur lesquels les techniciens et les scientifiques avaient planché pendant des décennies pour rendre exploitable économiquement cette « énergie miraculeuse » qu'offraient les montagnes et les cours d'eau d'une Suisse pauvre en ressources minières. On savait certes produire de l'électricité avec des turbines et des générateurs, mais encore très mal l'acheminer, et il fallut attendre qu'on mette au point le transport et la distribution à basse tension pour entrer de plain-pied dans « l'ère électrique », comme titraient les journaux du début du siècle. Un deuxième réseau technique fut implanté dans le paysage, et il ouvrit aux aciéries et usines d'assemblage de A. un nouveau secteur de spécialisations et de croissance rapide : la fabrication des machines et des pièces qui produisaient du courant, et d'autres qui en consommaient ; et tandis que se mettait en place ce circuit qui s'auto-alimentait et permettait à l'usine d'étendre ses activités au-delà des frontières du pays, apparut un nouveau directeur chargé des achats et des ventes, des matières premières et de la diversification de la production, un homme surgi de nulle part, sans histoire, sans origine, comme s'il était tombé du ciel. Il avait manifestement fallu l'éclairage électrique pour le rendre visible. Et il prenait si bien la lumière que personne, dans sa famille, ne lui avait jamais demandé comment il était arrivé à ce poste, sans relations et en sortant de nulle part.

CANNE EN JONC

– Et toi, pourquoi tu es là ?

Pendant un long moment, plus personne n'avait parlé après que l'Anglais eut raconté son histoire. La nuit était chaude, l'air étouffant dans cet espace entouré de murs, comme si toute l'obscurité s'y concentrait, trouée par le rougeolement de quelques cigarettes ; un mulet s'ébroua silencieusement, gratta le sable ; puis on entendit le léger cliquetis d'une tasse en fer-blanc qu'un gars reposa après avoir bu une gorgée : ce coin près de la réserve de nourriture était le seul endroit du poste qui n'était pas visible depuis la tour du vieux, et Lösch avait sorti un pichet de vin.

Un mouvement, un frottement dans le sable, comme si un homme assis par terre se redressait ou se levait.

– Schnider va raconter qu'il a bu, comme l'Anglais, à la gourde d'un roi, s'exclama une voix, et même que ça se passait en Suisse !

Piqué au vif, l'autre répondit au milieu des ricanements :

– Je savais bien que vous ne me croiriez pas, fais gaffe à ce que tu diras, Schnider, ils vont se foutre de toi.

Et comme en écho aux moqueries, quelqu'un lui remplit son gobelet de vin.

– Ne prends pas la mouche, Smith, et laisse parler le sergent.

A nouveau, un frottement sur le sable se fit entendre, plus bref et rapide que le précédent, puis Schnider parla d'une voix au timbre sourd, vibrant d'une brutalité qui trahissait un tempérament excessif, plein de hargne :

– Je m'en contrefiche. Vos crâneurs prétentieux, j'en ai rien à faire, ils ne m'impressionnent pas, il n'y en a pas un seul, là d'où je viens. Personne n'a de quoi se vanter, même celui qui possède quelques arpents de terre, elle est trop rare sur le flanc des collines et la moraine. Certaines années, le village a connu la famine, après de mauvaises récoltes ou des étés trop humides, alors Zschokke, en haut de sa chaire, a dit qu'il fallait en finir avec la misère et la faim, mais qu'on ne pourrait pas changer le climat. Et il a su y faire, c'était le pasteur du village, un pauvre bougre qui avait treize gamins, mais il a su aider les gens, il habitait sur

l'Egg et il ne regardait pas les gens de haut, et pourtant son père était un libéral connu, et c'est un de ses fils qui avait construit le train à crémaillère de la Jungfrau. Mon père m'a souvent raconté que c'est le pasteur qui avait amené l'industrie du tabac au village et qu'il était bien considéré par les gens parce que ça leur avait procuré du travail, qu'ils passaient leurs soirées ou leurs nuits à rouler des cigares, des Giger. Ils se vendaient même à Paris, pour ces crâneurs prétentieux qui veulent toujours ce qui se fait de mieux.

Quelqu'un gratta une allumette qui s'enflamma brièvement devant un visage, rougissant les traits fins et les joues creuses de Lösch, image fugace d'une mine sournoise qui ne laissa voir que l'éclat fiévreux de ses yeux sombres et mélancoliques, et le sergent Schnider dit : « Passe m'en une aussi ! Par tous les diables, où est-ce que tu te procures des cigarettes françaises » ; et après que Schnider eut, à son tour, éclairé son visage buriné avec une allumette qui projeta un reflet sur ses jambes largement écartées, l'obscurité redevint encore plus impénétrable, et après qu'une voix eut dit : « Jusqu'à maintenant, tu n'as pas encore raconté grand-chose sur toi, sergent », la voix grave et brutale de Schnider répondit :

– C'est pas vos oignons, mais je vous dirai quand même une chose, moi j'ai pas pu finir l'école, parce que la misère était trop grande et qu'il fallait s'instruire un peu, mais surtout gagner de l'argent. Ils sont revenus du temple et ils m'ont expédié avec un bocal de prunes au sirop, c'est tout ce qu'ils m'ont donné, et j'ai dû aller à Burgdorf faire le commis dans un bureau, à deux jours de marche, et ces prunes, c'est tout ce que j'ai eu. Mais après le prêche, Zschokke, le pasteur, est allé voir le maire et l'a tiré par la barbiche en disant que ça ne se passerait pas comme ça, qu'il connaissait le gamin par l'inspection scolaire, qu'il l'avait repéré pour sa belle écriture, que c'était un garçon intelligent et qu'il fallait en faire un instituteur, et il m'a envoyé chercher avec un attelage, et j'ai pu finir l'école et, après ça, étudier au séminaire, un ancien monastère, au milieu d'un parc, et c'est Zschokke qui a payé. Grâce à lui, je suis devenu maître d'école : « Ils seront toujours utiles et ils ont un emploi fixe, payé par l'Etat, tu ne retourneras pas à la « maison bourrue » et tu ne seras pas obligé de partir ».

Et la voix de Schnider s'adoucit, comme si elle venait de très loin ; mais quand Lösch demanda ce que le sergent faisait là, puisqu'il était instituteur et qu'il n'avait pas été forcé de partir, on n'entendit plus rien que le grattement du mulet.

Je n'ai jamais vu Grand-père sans sa canne, un lourd jonc jaunâtre qui lui ressemblait un peu, ponctué de nœuds espacés de la largeur d'une main, des renflements aux piqûres sombres, avec un pommeau brillant, plus large et aplati que le fût, que recouvrait sa main, couverte de tavelures, charnue et molle, les doigts larges : elle exerçait une pression qui, à chaque pas, tendait un moment la canne avant qu'elle ne s'élève, pointée en avant, sans à-coup ni hésitation, avec la même pesanteur que ses pas et sans solliciter ses forces plus que nécessaire, silencieuse et amortie par un embout en caoutchouc, puis frôle à nouveau la jambe d'un pantalon taillé sur mesure. La canne se déplaçait comme une partie autonome du corps, s'immobilisait près de la silhouette bien campée de Grand-père lorsqu'il marquait une pause, reprenait son mouvement dans un sursaut, avec une lenteur contrôlée, quand Grand-père penchait la tête, regardait le chemin devant lui et reprenait sa progression à côté de sa canne neuve. Peut-être est-ce cette évidence et ce spectacle habituel qui faisaient que nous, les jeunes, considérions l'usage de la canne comme un simple élément de la tenue correcte de l'époque, un accessoire du même ordre que le chapeau en feutre, sans lequel personne ne sortait. Mais il incarnait aussi quelque chose de mon univers maternel, je le sentais quand je tirais la canne du vestiaire, près du casier à fusils de chasse, et que j'en caressais le bois lisse et dur comme de la laque – : le jaune estival du bambou me rappelait les jardins et les passants qui se promenaient en costumes de lin parmi les tables et les sièges cannés ; un boy servait le café turc, les dames portaient des chapeaux à larges bords, et les messieurs fumaient des cigarettes, menaient des conversations avisées tout en laissant errer à loisir leur regard sur les massifs de fleurs ; alors qu'ici, à A., dans la maison de Grand-père, les voix tonnaient bruyamment du salon, où la famille attablée se chamaillait et buvait, où nos pères s'injuriaient, se faisaient valoir, s'inclinaient devant la voix puissante de Grand-père, et où personne ne me prêtait attention quand je restais dans l'entrée près des fusils de chasse et que je m'étonnais de détecter un élément de mon univers maternel dans la canne de

Grand-père, lui qui vomissait ce monde de « crâneurs prétentieux » et de fainéants, avec toute la rigueur d'un homme qui a coulé sa vie dans le métal noir.

Rudolph Samuel, le père de Grand-père, était tailleur, il avait commencé avec du fil, des aiguilles et une aune, et plus tard il avait possédé une machine à coudre en fonte dont la roue brillait à force d'avoir tourné et qui se rangeait dans un coffre en bois à bretelles. Son matériel sur le dos, Rudolph Samuel passait de maison en maison, de ferme en ferme, et travaillait « à l'enfreinte » comme on disait à l'époque, parce que ces artisans ambulants sans échoppe enfreignaient les règles d'une corporation qui avait pourtant cessé d'exister depuis longtemps. Rudolph Samuel raccommodait des pantalons et des chemises, taillait un costume par-ci, cousait une robe par-là, à l'approche d'une noce ou d'un baptême. Sa femme, qui était aussi couturière de métier, l'aidait à ses travaux, le soir à la lumière de la lampe à pétrole, quand les enfants dormaient et que l'obscurité causait une telle frayeur en pénétrant par la fenêtre sous le toit de chaume qu'on préférait regarder ses mains et les points de couture que les vitres miroitantes, même quand les yeux tiraient à force de scruter l'étoffe à la lueur cuivrée. Ils ne possédaient rien : les H. se nommaient alors Lämp-Schnider, habitaient à l'écart du village, dans une ferme dont ils louaient la terre, y compris le « lopin de jardin » où l'arrière-grand-mère cultivait des pommes de terre, des raves, des petits pois et des haricots. Ils faisaient partie de ces vieilles familles de paysans établies depuis des siècles derrière la moraine dont ils peuplaient les pentes et le haut des collines. Avec son coffre en bois sur le dos, le petit tailleur devait continuellement monter et descendre, ce qui fortifiait ses jambes mais affaiblissait sa poitrine, creusait ses joues et faisait paraître sa moustache encore plus grande sur son visage de lin grisâtre, mais Schnider-Rüedu continuait d'arpenter les routes, toussant et soufflant, jusqu'au jour où, chez la Luise Hümbel, il cracha un jet de sang sur l'étoffe posée sur ses genoux, tomba en avant et s'écroula sur le sol, ce qui fit dire à la fermière qu'il aurait pu quitter ce monde en faisant moins de saletés.

A l'Exposition nationale de Zurich en 1883, tout comme à la Fête du chant helvétique trois ans plus tôt, les nouvelles lampes à arc avaient été installées pour

créer un éclairage de fête patriotique, clou des trente-huit illuminations composées de photophores en verres colorés, de lampions en papier, de fusées de Bengale et de feux d'artifice. Mais ni les cinquante flammes de Bengale, ni le millier de lampions et les cinq mille verres de couleur ne purent rivaliser avec les huit lampes à arc de Bürgin & Alioth montées en demi-cercle sur deux hautes perches devant la salle de l'Industrie. Au milieu de la place, une fontaine projetait en l'air une vingtaine de jets, et le crépuscule passé, vers neuf heures, des milliers de visiteurs s'y rassemblaient, s'y pressaient, excités par ce qui n'allait pas tarder à se produire. Les lampes à arc s'allumeraient d'un coup, alimentées par cette électricité qui l'on obtenait à partir de l'eau et qui produisait une lumière dont le père Zschokke avait affirmé, en chaire, qu'une seule lampe avait l'intensité de mille huit cents bougies et qu'il fallait aller à Zurich admirer cette réalisation scientifique qui mettait fin aux temps obscurs.

A neuf heures précises, les lampes à arc de Bürgin & Alioth s'embrasaient, un cri jaillissait de la foule et retombait en murmures étonnés, et « le spectacle était véritablement féérique... L'œil s'émerveillaient de ces images splendides... Les châtaigniers couverts de fleurs, disposés en un vaste demi-cercle formant la limite du parc devant le Palais de l'industrie, paraissaient les arbres de Noël d'une race de géants... En lorsqu'on s'avancait du parc vers la place, on voyait luire la vive clarté à travers le feuillage des cimes et l'eau de la fontaine s'élever dans un éclat magique. »

Voilà ce disait le *Zürcher Zeitung* dans un article au papier devenu friable qui servait de marque-page dans la Bible du tailleur. Celui-ci avait suivi l'injonction du père Zschokke : toussant et soufflant, il avait fait le trajet à pied du village jusqu'à Zurich et retour pour assister à ce miracle, et s'il ne disposait pas des mots pour le décrire, il les avait trouvés dans un journal dont il avait conservé l'article parmi les autres merveilles révélées. Elles étaient censées lui apporter de la consolation et servir d'injonction : Rudolph Samuel avait reçu cette Bible de la Société biblique Bâloise avec une dédicace en vers, après qu'il eut été frappé par un autre éclair : la maison de chaume qu'il habitait avec sa femme et ses cinq enfants avait été ravagée par un incendie. On ne sait rien des quatre années qu'il lui restait à vivre jusqu'à sa mort. Pas même où il a habité après l'incendie. De lui

et de son existence, il n'est resté que deux choses, la Bible et la coupure de journal. Rien d'autre.

Grand-père portait en lui la « maison bourrue », une mesure de pierres couverte d'un toit en tuiles – comme je le découvrirais plus tard –, située non loin du Sântis-Hüsli, et où sa veuve avait logé après la mort du tailleur, et cette « maison bourrue » se logeait dans un endroit douloureux, jamais apaisé, dans le paysage intérieur de Grand-père. L'intensité des angoisses et des peurs suscitées par cette mesure, je pouvais la lire sur le visage de mon père quand il s'exclamait :

– Un jour, on finira à la « maison bourrue ».

Cette maison, il l'avait prise en charge et en traînait lui aussi le fardeau. Et, à mon tour, j'étais censé prendre le relais, tout comme lui, sauf que je ne partageais plus le même paysage intérieur, je n'étais pas hanté par le Reistel ou la moraine, ni par les « Schmudler » qui habitaient en-dessous de la « maison bourrue » : pour moi, ces noms de représentaient rien de précis. Des décennies plus tard, quand je retournai au village, dans cette empreinte du pouce de Dieu où, enfant, j'étais venu avec mon père, je marchais tranquillement, désireux de savoir si quelque souvenir refluerait, longeant les maisons de l'Egg, mais je fus seulement étonné par le paysage qui s'y déployait, ample et préservé. Une femme balayait la cour devant une maison. Elle était petite, portait des bottes et un tablier, ses cheveux gras étaient tirés en arrière et noués en chignon, et la lenteur de ses mouvements donnaient l'impression qu'à chaque geste, elle tirait son balai d'un lointain passé vers le présent. Je l'abordai et entendis à nouveau, après bien des années, la voix de mon grand-père, ce dialecte chantant qui mêlait, avec une pointe d'ironie, les expressions locales et des terminaisons accentuées de façon inhabituelle, ce qui me tira un sourire involontaire – j'avais au moins retrouvé ce souvenir, ces sonorités caractéristiques de sa langue. Je lui demandai si elle pouvait me montrer le « Reistel », la partie du village où les Schnider avaient habité à la fin. Oui, c'est là en face, et elle tendit le manche de son balai pour désigner un raidillon sous la forêt, de l'autre côté de la vallée, du ruisseau et des maisons, le Reistel est de ce côté ; dans son enfance, c'est là que se trouvait la maison des pauvres, elle n'avait plus le nom en tête, mais une femme y logeait. Et je sentis sa frayeur. J'aurais pu lui dire comment s'appelait la maison des pauvres.

Et aussi pourquoi je le savais, et pour quelle raison la maison du tailleur avait disparu du cadastre. Je connaissais ce nom, sans me douter jusque-là qu'il incarnait la maison des pauvres. Mais une soudaine honte m'empêcha de parler.

– Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de ne rien avoir, même pas assez pour manger, et je ne parle pas d'argent pour payer le minimum. Je n'ai pas pu étudier, alors que j'étais le meilleur de ma classe. Ma mère m'a dit : « Tiens ! Prends ça, c'est tout ce que je peux te donner. Je n'ai rien d'autre, mais ça ira bien. Il arrive souvent qu'on lie le sac avant qu'il soit plein. Pars, maintenant ! » Et c'était un bocal de prunes en conserve, de l'arbre en contrebas de la maison. J'ai dû marcher deux jours jusqu'à Burgdorf pour devenir garçon de bureau, parce que j'avais une écriture propre et lisible, et je devais m'estimer heureux qu'un des amis de Zschokke me prenne chez lui.

Le moment où grand-père se met en mouvement. Pourquoi un tel détail s'est-il gravé dans ma mémoire de façon aussi nette et précise ? Il a dû y avoir une première fois, très concrète, où je me suis aperçu que Grand-père s'apprêtait à quitter la position fixe, bien campé sur ses jambes, où il avait peut-être regardé quelque chose, et fait un premier pas, mais je ne vois rien autour ni aucun contexte éclairant, je ne pourrais même pas dire le temps qu'il faisait. Je ne revois que le processus en lui-même, abstrait, sur fond neutre, comme filmé par une caméra, la prise de vue d'un homme debout, la tête haute, dans l'intention d'avancer. Et au moment où ses forces se rassemblent et se concentrent, Grand-père penche son visage, scrute le chemin devant lui, au maximum quatre ou cinq pas plus loin. Son corps massif reçoit une impulsion, la canne s'élançait, et le poids suit : au moment où Grand-père se met en branle, il affiche une solitude qui me touche, comme s'il était seul au monde, seul avec sa résolution de marcher, toujours et en tout lieu, comme s'il savait qu'il allait vers quelque chose d'éprouvant mais d'inéluctable, et sa façon de pencher le visage, de se forcer à regarder le chemin, me fait penser que la manière résignée avec laquelle Grand-père se mettait en mouvement puisait dans un souvenir, incrusté dans ses muscles et ses sens, ramené des plateaux caillouteux où le tissu du képi collait sur sa nuque quand il marchait en ployant sous la charge.

